

aller à ce sentiment ; déjà plus de seize ans auparavant, lorsqu'il peignait sa *Psyché*, il lui était arrivé de quitter son atelier en jurant de n'y plus revenir ; et pour être certain de tenir parole, en s'éloignant, il en avait jeté la clé au hasard dans la rue : Alors il était à l'âge ou de pareils désespoirs sont de courte durée et quelquefois même féconds en réactions viriles. C'est, en effet, entre ces deux époques qu'il produisit ses meilleures œuvres, surtout ses portraits qui leur assignent encore aujourd'hui un rang élevé à côté des maîtres du genre. Depuis lors ce sentiment ira s'accroissant de jour en jour ; et malgré des succès continus, on l'entendra s'écrier dans un épanchement plein d'amertume : " Ah ! si je pouvais recommencer ma vie ! S'il était temps encore de choisir mon chemin !... J'ai fait fausse route. Une porte s'ouvre devant soi et laisse entrevoir des murs dorés, de l'éclat ; cela vous séduit : on se précipite de ce côté, et l'on tourne le dos à une autre porte derrière laquelle était la gloire." Il faut avouer que ce langage est assez singulier dans la bouche d'un homme comblé de tous les honneurs.

Mais nous anticipons.

François-Pascal-Simon Gérard naquit à Rome en 1770 d'un père Français et d'une mère Italienne. A douze ans on l'amena à Paris. Déjà il manifestait un goût très prononcé pour le dessin. Il aurait voulu entrer dans l'atelier d'un peintre, mais il eût fallu payer, et ses parents n'en avaient malheureusement pas les moyens. Il fut donc placé chez le statuaire Pajou qui n'exigeait pas de rétribution. Ce ne fut que deux ans plus tard qu'il put entrer chez Brenet, puis en 1786, chez David où il devint bientôt un des meilleurs élèves du maître.

Après trois années d'étude il se mit sur les rangs pour gagner le grand prix de Rome, mais il n'obtint que la seconde place, Girodet ayant conquis la première. L'année suivante, il dut abandonner le concours, dont le succès lui semblait assuré, à cause de la mort de son père, qui laissait à sa charge sa mère et deux jeunes frères.

Gérard partit avec eux pour Rome, non plus pour y achever tranquillement son éducation artistique et y jouir de tous les avantages attachés au titre de pensionnaire de l'Académie, mais dans l'espoir d'y gagner plus facilement le pain de chaque jour. Une année à peine s'était écoulée qu'il revenait en France dans la vaine espérance de sauver un débris de fortune laissé par son père. Sa mère et l'un de ses frères moururent peu après leur retour à Paris et il demeura seul avec un frère de dix ans moins âgé que lui et une jeune sœur de sa mère, Mlle Marguerite Mattei, qu'il ne tarda pas à épouser.